

Antoine Berman *in memoriam*

Mon ami personnel et mon adversaire théorique privilégié, c'est en ces termes que j'avais pris l'habitude de présenter Antoine Berman à mes étudiants. Maintenant qu'il nous a quittés, si vite et si tôt, j'ai perdu un ami. J'ai perdu aussi mon adversaire théorique ; mais surtout, nous avons tous perdu un auteur essentiel dans le champ de la réflexion théorique sur la traduction qui s'était développée ces dernières années et où il aura eu une part déterminante. Nous avons été condisciples à la Sorbonne en philosophie ; et il est bien clair pour moi que si sa façon de penser la traduction a la hauteur de vue qu'on s'accordera à lui reconnaître, c'est aussi qu'il l'avait investie de l'ambition philosophique qui avait été d'emblée la sienne. Très grand lecteur ou « liseur », il n'avait pas craint en même temps de se lancer dans l'aventure d'une revue littéraire comme *La Délirante* : là encore, s'annonçaient à la fois l'exigence esthétique et le sens des responsabilités pratiques. S'agissant de la position qu'il défend en théorie de la traduction, je l'ai classé parmi ceux que j'ai appelés les « sourciers », dont je ne retiendrai aujourd'hui que le souci sourcilieux de la littéralité envers le texte original qu'il est de la responsabilité du traducteur de faire advenir dans l'univers propre d'une autre langue. Dans le débat en cours, sa voix manquera. Mais faire ainsi l'éloge du théoricien qu'il a été – qu'il est – ce n'est pas une façon de l'exiler de la pratique. On sait qu'Antoine a beaucoup traduit. Il était devenu traducteur de littérature sud-américaine contemporaine. Il avait commencé par « faire ses classes » : la traduction technique, il connaissait, il l'avait pratiquée. Quant à moi, j'aime à me souvenir qu'il avait traduit de la littérature pour enfants... Mais il est aussi allé au « charbon » : en tant que chargé de mission, puis en tant que directeur du Centre Jacques-Amyot, il s'est intéressé pratiquement aux problèmes professionnels et institutionnels des métiers de la traduction. Plus généralement, Antoine avait « voyagé », au propre et au figuré. En Argentine notamment, d'où il a ramené sa

femme Isabelle, et d'où il nous est revenu traducteur d'espagnol, par amour ; alors que je l'avais connu spécialistes des auteurs allemands, traducteur de Nietzsche en particulier, ce qu'il était bien resté aussi, ainsi que j'avais pu l'apprécier en participant au jury devant lequel à son retour en France il a soutenu brillamment sa thèse sur la traduction chez les romantiques allemands qui (une fois n'est pas coutume !) nous a donné un vrai livre, essentiel : *L'Épreuve de l'étranger*. Et tout cela, il l'a fait sans les (toutes relatives) facilités qu'apporte le refuge d'un poste universitaire, dont sa biographie un peu aventureuse ne lui avait pas laissé la chance. J'ai perdu un ami et un partenaire intellectuel ; nous sommes nombreux dans ce cas ; et la pensée contemporaine a perdu un de ses intellectuels. Puisse cette immortalité-là consoler un peu ses proches...

Jean-René Ladmiral

Achevé d'imprimer
sur les presses de Copédith
Janvier 1992
Dépôt légal n° 5503